



Et si vous lisiez la République de Platon !

Dimitri El Murr

► To cite this version:

| Dimitri El Murr. Et si vous lisiez la République de Platon!. 2019. hal-04034631

HAL Id: hal-04034631

<https://hal.science/hal-04034631>

Submitted on 17 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Et si vous lisiez la *République* de Platon ?

Dimitri EL MURR

Professeur d'histoire de la philosophie antique

Directeur du département de philosophie

Ecole Normale Supérieure – Université PSL

La *République* de Platon est un classique. « Est classique le livre qu'une nation ou un groupe de nations ou les siècles ont décidé de lire comme si tout dans ses pages était délibéré, fatal, profond comme le cosmos et susceptible d'interprétations sans fin ¹. » Cette définition que Borges a donné des « classiques » vaut à l'évidence pour la plupart des chefs-d'œuvre de la littérature mondiale. Elle vaut aussi et tout particulièrement pour la *République* de Platon, car tout en elle, en effet, est « délibéré, fatal, profond ». Quant aux « interprétations sans fin », il n'est qu'à voir la liste de ses illustres lecteurs à travers les siècles – Aristote, Diogène de Sinope, Zénon de Citium, Cicéron, Plotin, Proclus, Averroes, Ficin, Pléthon, Rabelais, Montaigne, More, Rousseau, Kant, Hegel, Heidegger, Popper, Badiou, pour ne citer que quelques noms parmi les plus célèbres – pour saisir l'immense fortune de ce dialogue hors du commun. Les élèves des classes terminales le savent bien, eux qui ont la chance (mais pour combien de temps ?) de découvrir la philosophie : on ne peut pas faire l'économie de la lecture de la *République* ou à tout le moins, de certains de ses passages les plus fameux, au nombre desquels figurent (pour ne citer, là encore, que les plus célèbres) l'allégorie de la Caverne ², la fable de l'anneau de Gyges ³, ou encore l'image de l'âme humaine, lieu de la cohabitation instable d'un petit homme, d'un lion et d'une bête polycéphale ⁴.

La *République* est l'œuvre la plus longue que Platon ait écrite, si l'on excepte les *Lois*, dialogue dont on peut penser que Platon l'eût raccourci, eût-il vécu assez longtemps pour le faire. Pourtant, malgré sa longueur, tout en elle, j'y reviens encore, est « délibéré, fatal, profond », ce qui signifie que Platon en a pesé chaque mot, qu'il a savamment construit sa progression, qu'il n'y a rien laissé au hasard. On jugera peut-être que c'est là l'affirmation péremptoire d'un spécialiste passionné. Mais lisons les premiers mots de la *République* : Κατέβην χθὲς εἰς Πειραιᾶ μετὰ Γλαῦκωνος τοῦ Ἀρίστωνος... « je descendis hier au Pirée, avec Glaucon, fils d'Ariston ». On connaît la légende (rapportée par Denys d'Halicarnasse, Quintilien et Diogène Laërce ⁵) selon laquelle on aurait trouvé à la mort de Platon, dans ses affaires, une tablette de cire sur laquelle figuraient les premiers mots de la *République* écrits dans des ordres différents (Quintilien mentionne cette anecdote comme exemple d'*opportuna ordinis permutatio*, du fait de « savoir intervertir à propos l'ordre des mots »). Cette histoire ne signifie pas, comme l'a compris Denys d'Halicarnasse, que Platon n'a cessé de remettre sur le métier les premiers mots de la *République* et plus généralement de réviser son œuvre, mais bien

¹ J.-L. Borges, « Sur les classiques », *Autres inquisitions*, dans J.-L. Borges, *Œuvres complètes*, t. I, éd. établie, présentée et annotée par J.-P. Bernès, Paris, Gallimard, 2010, p. 818.

² Platon, *République*, VII, 514a-517a.

³ *République*, II, 359c-360d.

⁴ *République*, IX, 588c-d.

⁵ Denys d'Halicarnasse, *La composition stylistique*, VI, 25, 32-33 ; Quintilien, *Institution oratoire*, VIII, 6, 64 ; Diogène Laërce, *Vie et doctrines des philosophes illustres*, III, 37.

plutôt qu'il attachait une grande importance aux mots mêmes de cette première phrase dont il a cherché l'ordre le plus adéquat. Il n'y a aucune raison d'accorder foi à cette histoire qui pourrait bien être une invention destinée à retourner contre Platon la critique qu'il adresse, dans le *Phèdre* (278 c-d) à ces poètes, orateurs et législateurs qui accordent trop de valeur à leurs mots et les tournent en tous sens. Mais cette légende n'en révèle pas moins que les Anciens avaient bien compris que Platon portait une attention toute particulière aux premiers mots de ses dialogues ⁶. Les premiers mots de la *République* ne sont donc pas seulement un admirable exemple de prose rythmique : ils sont surtout une séquence lourde de sens qui annonce l'un des motifs les plus importants de la *République* – la redescente dans la Caverne des ombres, pour gouverner la cité, du prisonnier libéré de ses chaînes et converti à la lumière du Bien en soi, source de toute valeur et de l'intelligibilité du réel.

« Admettons ! », répondra le lecteur rétif aux constructions des philosophes, « que Platon ait pris grand soin des premiers mots de la *République*, comme de l'incipit de la plupart de ses dialogues, est une chose. Mais cela ne saurait suffire pour affirmer que tout dans cette œuvre immense est “délibéré”, encore moins “fatal” ! » (S'agissant de la profondeur, le lecteur rétif et même le lecteur anti-platonicien m'accorderont sans peine que Platon, s'il peut parfois se tromper, n'est *jamaïs* superficiel). Rappelons cependant l'expérience partagée par tous les lecteurs patients de la *République* : il n'y a aucune relecture de ce dialogue qui ne soit l'occasion d'une nouvelle découverte, ici d'un détail insoupçonné, là d'un écho inaperçu ou d'un hypotexte jusque-là ignoré. Chaque relecture de la *République* prouve que Platon a cherché à faire de la *République* un dialogue compact, unifié, cohérent par son style et par sa structure, une œuvre où chaque détail compte et sert le propos d'ensemble.

De ce point de vue, il n'est pas inutile de rappeler que nos éditions modernes de la *République* présentent un dialogue découpé en dix livres. Ce découpage (qui remonte sans doute à Thrasyllus) a de grandes qualités, tant il met en relief certaines articulations logiques naturelles de la *République*. Le premier livre comprend l'entretien entre Socrate et Thrasyllus et le défi qu'il lance à Socrate de prouver que la justice est toujours préférable et qu'elle surpasse l'intérêt du plus fort, dont on voit pourtant partout qu'il l'emporte sur les considérations morales. Le livre II poursuit l'examen de cette question par Glaucon et Adimante et développe pour y répondre l'isomorphie de l'âme et de la cité. La cité juste est ensuite décrite par Socrate jusqu'au livre IV, où il transpose sa structure tripartite à celle de l'âme pour définir la justice individuelle. Les livres V à VII trouvent leur unité dans la question de la réalisation possible de cette cité juste, question qui impose un détour par l'examen de l'éducation propre au philosophe-roi. Les livres VIII et IX envisagent ensuite la dégradation de cette cité idéalement juste et, poursuivant l'analogie de l'âme et de la cité, les régimes et les hommes tels qu'ils sont. Le livre X, enfin, revient à la question de l'art et de l'imitation déjà posée dans le cadre de l'éducation des gardiens aux livres II et III et se conclut par le grand mythe d'Er, évoquant les choix de vies justes et injustes dont les âmes individuelles sont responsables.

⁶ Sur ce sujet, voir l'article incontournable de M. Burnyeat, « First Words » dans ses *Explorations in Ancient and Modern Philosophy*, vol. 2., Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 305-326.

Ce découpage en dix livres a donc l'évident mérite de la clarté tant il donne une unité aux livres centraux (V à VII) ou aux livres VIII et IX consacrés aux régimes politiques et à la psychologie de leurs citoyens. Toutefois, il n'est qu'à lire l'excellent livre de Henri Alline, publié il y a plus de cent ans⁷, pour apprendre que dans les deux premiers siècles de notre ère existait une division concurrentes de la *République*, une division en six livres, que reflète par exemple le *De re publica* de Cicéron. Bien qu'il s'agisse d'une question disputée, il n'est pas invraisemblable de penser que cette division en six livres remonte à Platon lui-même. A quoi pouvait ressembler cette *République* en six livres ?⁸ Par chance, nous avons conservé le témoignage d'un grammairien du IIe siècle de notre ère connu sous le nom d'Antiaticiste qui cite des passages de la *République* en donnant leur livre de provenance dans la division en six livres, en mentionnant par exemple un livre VI comprenant des éléments dont il ne fait aucun doute qu'ils appartiennent à notre livre X. Tout ceci suffit à donner une idée approximative de la structure en six livres de la *République*. Que pouvons-nous donc en apprendre ? Une chose simple mais importante : Platon, à l'évidence, ne concevait pas la *République* comme un ensemble d'entités discrètes, mais bien comme une conversation unique dont il s'employait à ménager la continuité par-delà l'inévitable fragmentation induite par la taille de chaque rouleau de papyrus. Autrement dit, la division en six livres ne présente pas les coupures nettes et logiques de la division en dix livres, mais témoigne d'une volonté de laisser le lecteur en suspens en soulignant la continuité de l'argument philosophique au dépens des considérations de structure.

Cet argument continu, je veux, pour finir, évoquer son incroyable ambition philosophique. La *République*, bien sûr, a pour projet de définir la justice (*dikaioisunē*), mais pour ce faire, elle entend montrer, contre l'amoralisme d'un Thrasymaque (dont le défi qu'il lance à Socrate est repris et amplifié par Glaucon et Adimante dès le début du livre II) qu'elle est toujours un bien qu'il faut choisir pour lui-même. L'ampleur de la tâche est colossale, car il ne s'agit pas de montrer que la justice est un bien, mais qu'entre la vie de l'homme injuste qui paraît juste aux yeux de tous et remporte tous les succès imaginables, et celle de l'homme véritablement juste mais que tous considèrent comme injuste, il faut *toujours* choisir la vie du second. Il le faut parce que seul ce dernier est véritablement heureux. On comprend pourquoi il ne faut pas moins de dix (ou de six) livres pour démontrer une thèse si contre-intuitive. Car tout un chacun ne choisira-t-il pas la vie apparemment juste si cette vie lui assure le confort, la réputation et le succès ? Et pourtant, montre Socrate, tout un chacun se trompera et ne fera pas ce qu'il veut vraiment.

J'ai commencé en citant la belle définition des classiques par Borges. Je terminerai en citant l'un de ces auteurs classiques, Virginia Woolf, dans un passage qui me semble dire, bien mieux que je ne saurais le faire, pourquoi il faut relire, encore et encore, la *République*. « Dans

⁷ H. Alline, *Histoire du texte de Platon*, Paris, Champion (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences historiques et philologiques, 218^e fascicule), 1915, p. 14-19.

⁸ Sur cette question, voir l'article fondamental de J. Hirmer., « Entstehung und Komposition der Platonischen *Politeia* », *Jahrbücher für Classische Philologie*, Supplementband 23, 1897, p. 579-678 et celui, non moins fondamental, de D. Sedley, « Socratic intellectualism in the *Republic's* central digression », dans G. Boys-Stones, D. El Murr, and Ch. Gill (eds), *The Platonic Art of Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 70-89, dont je m'inspire ici.

ces dialogues, nous sommes donc amenés à chercher la vérité de tout notre être. Car Platon avait, bien sûr, le génie du théâtre. C'est par ce don, par cet art qui parvient à transcrire en une ou deux phrases la situation et l'atmosphère, à s'insinuer avec une dextérité consommée dans les méandres de l'argumentation, sans pour autant perdre son élégante vivacité, puis à se rassembler en une simple affirmation, puis encore, prenant de la hauteur, à s'amplifier et à s'élever dans les airs, là où ne parvient en général que la poésie dans sa forme la plus achevée – c'est cet art qui nous affecte de mille façons et qui provoque dans notre esprit une exultation que seule la totale mobilisation des énergies au service d'un tout peut nous permettre d'atteindre⁹. »

Pour aller plus loin :

Platon, *La République*, trad. par P. Pachet, Paris, Gallimard (« Folio »), 1993.

J. Adam, *The Republic of Plato*, edited with critical notes, commentary and appendices, 2 vols Cambridge: Cambridge University Press, 1902.

M. Burnyeat, « Culture and Society in Plato's *Republic* », *Tanner Lectures on Human Values* 20, 1999, p. 217-324

J. Brunschwig, « Platon, République » dans F. Châtelet, O. Duhamel et É. Pisier (eds.), *Dictionnaire des œuvres politiques*, Paris, PUF, 2001, p. 880-892.

M. Dixsaut (dir) avec F. Teisserenc et A. Larrivée (collab.), *Études sur la République*, vol. 1 et 2, Paris, Vrin (« Tradition de la pensée classique »), 2005.

D. El Murr, « Hiérarchie et communauté : amitié et unité de la cité idéale de la *République* », *Philosophie antique*, 17, 2017, p. 73-100.

D. El Murr, « Platon contre (et avec) Thrasymaque », dans B. Collette, M.-A. Gavray et J.-M. Narbonne (eds.), *L'esprit critique dans l'Antiquité, tome 1 : Critique et licence dans la Grèce antique*, Paris, Les Belles Lettres, 2019, p. 341-362.

D. El Murr, « Le possible, le réalisable et l'idéal : en lisant la *République* de Platon », dans J. Benoist (ed.), *Réalismes anciens et nouveaux*, Paris, Vrin (« Textes et controverses »), 2018, p. 119-138.

G.R.F. Ferrari (ed.), *The Cambridge Companion to Plato's Republic*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

⁹ V. Woolf, « De l'ignorance du grec (*On Not Knowing Greek*) » dans *Essais choisis*, trad. nouvelle et édition de C. Bernard, Paris, Gallimard, 2015, p. 268.